se repentira celui-là, espérons-le, mais vous l'avez vu aujourd'hui pour la dernière fois.

Marguerite se prit à pleurer :

-Certes, j'ai bien souffert depuis que ce Patoche est revenu jouer ce rôle dans ma vie, mais j'ai eu aussi quelques joies, j'ai cru, ne fût-ce qu'un jour, que Pierre était mon fils, maintenant, je le com prends bien, mon imagination trompait mon cœur, il faut que je renonce a l'espoir de jamais retrouver mon enfant. Il est mort à présent, je ne doute

Marjolaine avait envie de lui crier :

-Mère aveugle! ton fils est auprès de toi. Pourquoi ton cœur ne vole t-il pas vers lui?

Hélas la pauvre femme, privée du fils de Rémondet, avait eu tant besoin de cette affection qui lui manquait, qu'elle s'était un instant attachée à un être indigne. Mais Marjolaine avait promis à Jacques de se taire, aussi longtemps que Jacques jugerait à propos de rester inconnu à sa mère. Ce secret ne lui appartenait pas. C'était celui de Jacques. Elle se tut. Du moins, il ne lui était pas défendu de lui rendre une vague espérance à cette mère. L'espérance, c'est le plus joli cadeau que Dieu nous fait, quand il nous donne la raison.

-Pourquoi maintenant vous désoler mon amie?

Hélas !

-Pourquoi désespérer ?

Je ne veux plus y songer.

-Songez-y, au contraire.

A quoi bon?

Qui sait? Dieu vous doit une compensation. Dieu, dit elle dans un sanglot, ne s'occupe pas

toujours des souffrances des mères! Elles sont au monde pour aimer et pour souffrir. Il leur a donné un cœur capable de montrer des dévouements infinis, de supporter des tortures atroces. Il les a bien partagées, puisque si les larmes sont amères, leurs joies sont divines. Mais c'est le hasard de la vie qui règle la part des unes et la part des autres. Je n'espère plus, je ne peux plus espérer. Gironde a tari en moi la source des consolations intimes qui me venaient d'une espérance, malgré tout, restée au fond de moi même. Je ne serai jamais consolée

-Et moi, dit Marjolaine, je vous dis que le bonheur n'est pas perdu pour vous.

Ses yeux brillaient. Il y avait une vibration dans sa voix. Marguerite en fut frappée.

Pourquoi me dites-vous cela ? fit elle.

Mais Marjolaine craignant de s'être trop avancée se tut. Leur attention fut distraite, du reste, au même instant par une rumeur qui monta de la cour. On eût dit qu'il y avait là beaucoup de monde. Elles écoutèrent. On ne distinguait aucune des paroles. Le pavillon était trop loin. Cependant la nuit était très calme. Pas de vent dans les aulnes. Le ciel était pur, l'air était doux, presque trop chaud et sans prévision d'orage. Marjolaine regarda. Dans les ténèbres, des ombres passaient.

-Ce sont des soldats, sans doute, fit Marjo.

-Que viendraient-ils faire à pareille heure?

Peut être une ronde, peut être un poste avancé, venant occuper le château, avant demain. Je crois que nous n'avons pas à nous en préoccuper.

-Non.

Elles se mentaient toutes deux, car elles étaient inquiètes. La lampe allumée dans le petit salon du pavillon projetait une traînée lumineuse fort peu large, sur le gravier de la cour, dans la direction du bois des aulnes. Et de temps en temps, des hommes traversaient cette lumière. Marjolaine s'était remise à la fenêtre et regardait toujours.

- -Oui, dit-elle, ce sont bien des soldats. Je viens de voir leurs fusils! Ils ont même la baïonnette au bout du canon.
 - -Marjolaine, dit Marguerite tremblante....
- Je suis sûre qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire.
- -Qui vous fait croire ?
- La présence de ces soldats.

-Rien de plus naturel, puisque ce château est situé au milieu même de la campagne où se font les manœuvres.

-Vous cherchez à me rassurer et vous tremblez vous même.

-Je vous assure! fit la jeune fille qui essaya de rire.

troupe, mon mari m'eût prévenue.

Peut-être un ordre qui vient d'arriver. -Ecoutez, mon enfant, j'ai laissé tout à l'heure

ces deux hommes en présence dans le pavillon. -Eh bien ?

-Qui sait ce qui est arrivé ? un malheur, Marjolaine, mon cœur me dit qu'il est arrivé un mal heur.

-Il faut aller nous en assurer.

-Tout de suite.

Courons.

Elles descendirent, traversèrent la cour, mais alors qu'elles étaient encore dans l'ombre du bois, protégées par la nuit, elles s'arrêtèrent. Ah! comme leur cœur battait en ce moment! Elles se trouvaient en face du pavillon. Elles ne pouvaient distinguer ce qui s'y passait, ni les personnes qui s'agitaient derrière la fenêtre éclairée. Cependant il leur semblait bien que là aussi étaient des soldats. Et on parlait. Les mots n'arrivaient pas jusqu'à elles, mais le son des voix les frappa, les fit tressaillir. Un homme semblait interroger. C'était la voix du colonel de Cheverny. D'autres voix répondaient, la voix aimée de Bernard, celle de Bernard, celle de Jacques, de temps en temps, une voix inconnue, celle du capitaine amené par Pa-toche. Puis, en dernier lieu, la voix de Patoche lui même. Mais jamais Gironde! Comment Bernard et Jacques étaient-ils là? Les pauvres femmes se le demandèrent en même temps. Marguerite ignorait que Bernard connût son secret. Elle ne pouvait deviner qu'il avait guetté Patoche et Gironde. Mais Marjolaine, le cœur angoissé, le front mouillé d'une sueur d'épouvante, Marjolaine qui savait Jacques au courant de l'entrevue de sa mère avec les deux hommes, Marjolaine, défaillante, soupconnait la terrible vérité! Elle prit la comtesse par la main.

—Venez, dit elle, venez, il faut nous assurer.

Elles sortirent de l'ombre du bois et s'avancèrent vers le pavillon. Des soldats gardaient la porte. On ne voulut point les laisser entrer. Elles

insistèrent. La comtesse dit son nom:

-Jo suis madame de Cheverry. J'ai bien le droit de savoir ce qui se passe dans mon château

et pourquoi vous êtes chez moi.

C'était la femme du colonel ; les soldats s'écartèrent. Elle passa, suivie de Marjolaine. Et au moment où Cheverny, se retournant vers le capitaine, allait faire emmener Jacques et Bernard, ainsi que nous l'avons dit, les deux femmes parurent sur le seuil. Là, elles s'arrêtèrent, frappées de terreur, devant le spectacle qui s'offrait à elles. Gironde mort ; le colonel, auprès du cadavre, interrogeant Jacques et Bernard, qui semblaient deux accusés. Les deux frères aperçurent Marjolaine et Marguerite. Un cri leur échappa, cri de douleur, car ils auraient voulu leur épargner la vue de cette scène.

-Ma mère! –Masœur !

Et celui des deax qui avait dit : " Ma sœur ! " ajouta, mentalement, avec une indicible émotion, comme l'autre: "Ma mère!" Jacques regardait Margueite comme s'il ne l'avait jamais vue, comme s'il se trouvait devant elle pour la première fois. Et n'était ce pas vraiment la première fois qu'il la voyait? Jamais il ne l'avait vue ainsi. C'est qu'hier encore, il ne savait pas que Margue rite fût sa mère, tandis que, depuis quelques heures, il n'ignorait plus rien! Sa mère, tant rêvée, à laquelle il avait tant de fois reporté ses pensées, depuis son très jeune âge, elle était devant lui. Il la dévorait du regard. Son cœur s'élançait vers elle; il sentait en lui comme un tumulte de tout son être dont elle était la cause. Ses bras se tendaient instinctivement vers cette femme enfin apparue en sa réalité, après avoir été pendant vingt ans une fiction de son imagination. Ses yeux se mouillaient de joie. Et ses lèvres murmuraient, comme pour mieux faire prendre corps au rêve : -Ma mère! ma mère!

Bernard comprenait cette émotion intérieure dont la violence se reflétait dans tout le désordre de la physionomie de Jacques. Il lui pressa le bras, et très bas :

-Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

Et Jacques, sur le même ton, sans que personne Si le château avait dû être occupé par la entendit, Jacques répliqua brièvement, alangui tout à coup les nerfs détendus, avec un soupir où s'exhalait l'ivresse de son cœur, la joie de son dévouement, le bonheur de sacrifier sa vie pour elle :

-Oh! Bernard, je suis infiniment heureux! Les deux femmes, à la vue du cadavre, s'étaient presque évanouies; le capitaine et Cheverny s'étaient précipités pour les soutenir ; les avaient fait asseoir. Cheverny était douleuresement impressionné par l'arrivée subite de Marguerite. Comment lui dire la vérité? Heureusement, l'accusation de meurtre semblait s'éloigner de Bernard pour se resserrer, au contraire, autour de Jacques. Si cette accusation se confirmait, Bernard était sauvé. Mais c'était la mort du sergent, du sergent aimé de Marjolaine. Et que dire à celle-ci ? Quand Mme de Cheverny eut repris quelque force :

Georges, dit-elle à son mari, que s'est il passé? Plus tard, tu sauras tout. Ici maintenant, il

m'est impossible de t'expliquer.

-Pourquoi ces soldats entourent-ils Bernard et Jacques.

Plus tard, dit le colonel, plus tard.

Et pour couper court à la pénible scène qu'il prévoyait, il fit un signe au capitaine qui comprit. Jacques fut mis entre quatre hommes, Bernard entre quatre autres.

-Mon Dieu, dit Marjolaine, on les amène!

Et elle se précipite, affolée, dans les bras de Jacques.

-Jacques, où vas-tu? Qu'as-tu fait? que se passe-t-il? Un mot, Jacques, un mot! Jacques lui murmure à l'oreille :

-Je t'ordonne de garder pour toi le secret de ma naissance.

Et il passe. Il va sortir. Mme de Cheverny pend au cou de son fils. Elle aussi est folle. Elle n'a pas le courage de parler. Elle étreint contre son cœur Bernard qui la couvre de baisers et ne lui dit pas un mot. C'est une scène muette, profondément douloureuse. Mais Bernard, tout à coup, s'échappe des bras de la pauvre femme. Il lui désigne Jacques, qui déjà est sur le seuil et qui vient de se retourner pour apercevoir le visage ai-mé de sa mère, de celle qui ne l'aura jamais connu, qui est vraiment perdue pour lui, cette fois, bien vraiment. Et Jacques tressaille jusqu'au fond de son être en écoutant Bernard qui, dans une sublime inspiration de son cœur, s'écrie:

-Mère, ne laisse pas Jacques partir ainsi.

Mon fils!

Mère, embrasse-le aussi, mère, je t'en supplie, embrasse-le comme moi, comme tu m'embrasses, mère!

Les soldats qui sont là ne comprennent rien à ce qui se passe, et pourtant cela est si navrant qu'ils pleurent. En chancelant la mère s'est avancée vers Jacques, qui tremble de joie et qui sanglote, le visage innondé de larmes. Le colonel et le capitaine, émus, laissent faire. Marguerite est tout près de Jacques. Elle lui prend la tête entre ses mains fiévreuses ; elle lui fait pencher le front et, sur ce front, elle appuie un long et doux baiser maternel Puis les deux jennes gens sortent du pavillon. Ils disparaissent dans la nuit, vers le camp. Dans le salon, il ne reste que deux soldats qui vont veiller à ce que personne ne dérange le cadavre jusqu'à l'arrivée de l'officier qui sera chargé de l'instruction. Le colonel entraîne vers le château Marguerite et Marjolaine qui ont peine à se tenir debout. Il ne veut pas qu'elles restent là plus longtemps. Il a pitié d'elles, mais luimême fait pitié à voir, tant il est pâle et défait.

VII

Les soldats sont loin, déjà, dans la campagne déserte. Ils approchent du camp, conduisant les frères prisonniers. Ils passent devant les faction-naires. Les voici en plein bivouac, d'où ils sont partis quelques heures auparavant, ayant encore dans le cœur leurs rêves de gloire, dont l'avenir leur réservait la réalisation, maintenant à jamais, pour l'un des deux évanouis. Tous leurs camarades sont couchés et dorment la tête sur le sac, un